



Anne Michel

Ascension
vers le plaisir



Ascension
vers le plaisir

DU MÊME AUTEUR

La vie sexuelle du Président
Éditions Blanche, 2009

Aimer les yeux fermés
Éditions Créermonlivre.com

De moi à toi
Éditions Créermonlivre.com

Folies de femmes
Éditions Blanche, 2010

Sexe, vignes et blonde platine
Éditions J'ai lu, N° 9425, 2011

Les amants de l'été
Éditions J'ai lu, N° 9631, 2011

Desperate housewife versus single mum
Éditions J'ai lu, N° 9948, 2013

ANNE
MICHEL

Ascension
vers le plaisir

ROMAN ÉROTIQUE



Ouvrage destiné à un public averti.

« Il n'y a pas d'anciens amants,
il y a des êtres qui se sont touchés,
mêlés, emmêlés, qui ont été emportés
par cette grâce et qui en ont gardé
une confiance absolue. »

L'amour est une île, Claudie GALLAY

*Whenever I'm alone with you
You make me feel I am home again
Whenever I'm alone with you
You make me feel like I'm free again
However far away
I will always love you*

Lovesong, THE CURE

*Aux bas et aux hauts de l'amour,
et à ceux qui n'ont pas peur de les vivre.*

Prologue

Je n'ai jamais été très fort pour écrire. Lire, ça oui. De bons vieux polars, des trucs de mecs. J'ai découvert les SAS lors de ma première arrivée en France, il y a plus de vingt ans, et n'ai pas lâché la série. Quel mec, ce prince Malko ! Bon, je ne partage pas forcément son goût pour les guêpières, personnellement, j'ai toujours préféré le coton autour des fesses d'une femme. On a moins peur de le leur arracher brutalement. Elles pleurent rarement la perte d'une culotte achetée 5 euros en soldes.

Les bouquins de Randy Wayne White font aussi partie de mes favoris. Peut-être parce que comme Doc Ford, son héros, j'aime pêcher dans le golfe du Mexique, faire hurler le moteur de mon bateau à fond plat dans les eaux turquoise des Keys, boire une bière sur un ponton lorsque le soleil se couche. Carl Hiaasen est cool aussi. Enfin, la liste est longue. Des espions bien américains, des flics corrompus, la chaleur humide de la Floride, les alligators des Everglades, les îles parsemées des Keys... Mon pays, ma nostalgie, mes premiers émois amoureux avec des blondes parfaites aux dents blanches et aux cheveux lisses qui n'hésitaient pas à vous prendre dans leur bouche en *High School*. Il me semblait parfois qu'elles étaient élevées en batterie, ces Brittany, Britney, et autres Becca. Plus tard, après Fort Myers Beach, il y eut Miami, les Latinos, les Portoricaines,

les Haïtiennes, les peaux caramel et les yeux clairs, ou l'inverse... Un nouveau monde de saveurs, d'odeurs, de chairs.

Mais je m'égare, je digresse.

Reprenons depuis le début. Je m'appelle Camille. Ma mère – née et élevée dans un *trailer park* du sud de la Floride – ayant toujours eu un goût prononcé pour la France où elle ne mit jamais les pieds, avait une vision saugrenue de ce pays, entre camembert et romantisme, si je devais l'expliquer en deux mots rapides. Mais pour elle, cela ne faisait aucun doute, la France était sûrement le paradis. Sur le frigidaire étaient épinglées à coups de magnets de vieilles images découpées dans *Paris Match*. Mitterrand, de Gaulle et Johnny Halliday y formaient une association plus qu'improbable, échangeant des sourires sur papier glacé. Elle m'a donc appelé Camille, moi, son premier fils. Il y eut ensuite d'autres enfants, six pour être précis, dont aucun ne partageait le même père. Mais qui, tous, furent dotés de prénoms français, sans qu'elle se soucie trop de savoir s'ils étaient féminins ou masculins. Ainsi, un de mes frères s'appelle Laure, alors que ma plus jeune sœur a été baptisée Jacques. Mais qu'importe. Nous avons grandi pieds nus dans le parc à caravanes, la mer à portée de tongs, les canaux, les mangroves et les crevettes peuplant notre quotidien. Nous avons grandi libres et joyeux.

Jusqu'à Miami, puis Paris.

Où je suis arrivé à 19 ans, à nonnant quelques mots de français, les mêmes que tous les garçons de mon âge : « Voulez-vous coucher avec moi, ce soir ? » « Une bière, merci ! » « T'as de beaux yeux, tu sais ». Ce n'était pas le romantisme à l'eau de rose de ma mère qui m'avait poussé à franchir l'Atlantique, mais la nécessité. J'avais commencé une formation pour une grande boîte d'ascenseurs, multinationale tentaculaire, et on m'avait proposé

de la poursuivre à l'étranger. Ma conquête de l'Ouest à moi passerait donc par celle de l'Est. Je m'étais embarqué sur un dernier baiser à Lucinda, Cubaine à la poitrine généreuse et aux mojitos parfaits, sûr de revenir au pays de l'Oncle Sam avant que l'idée de me remplacer ne l'effleure.

Mais voilà, nous étions vingt-trois ans plus tard, et j'étais en France, encore. Pourquoi ? Ma foi... Je m'étais laissé aller, je ne vois pas d'autre explication. Le temps avait filé, je ne sais comment. Il m'arrivait encore de me demander ce que je ferais de ma vie, c'est dire. J'étais resté dans ma multinationale, réparant des ascenseurs, et encore des ascenseurs, découvrant la France du bas, pour reprendre le mot d'un président quelconque, et celle d'en haut, dans des gaines plus ou moins propres – leur propriété n'ayant d'ailleurs rien à voir avec les quartiers où elles se trouvaient, mais c'est un autre débat.

J'avais découvert les fantasmes que nourrissent les habitants de ce petit pays fier, la magie que peut opérer un uniforme (rarement celui d'un dératiseur ou d'un policier municipal, il faut malgré tout le reconnaître), j'avais découvert d'autres peaux, d'autres baisers, d'autres corps. Et cela avait suffi.

J'avais aussi pris conscience de certains tabous. Les fantasmes, surtout lorsqu'ils sont suivis d'un passage à l'acte, se doivent de rester tus. Mais, maintenant, j'ai envie de parler, de raconter. Personne ne me croira, c'est sûr. Personne ne le peut... Et si je nommais ma boîte, si je donnais mon vrai nom, je serais probablement saqué. Alors, tout ce que je viens de vous dire n'est probablement pas vrai. Car, quoi de plus repérable dans une entreprise, même tentaculaire, qu'un Américain qui s'appelle Camille et a grandi sur le sable blanc des plages américaines ? Peut-être ai-je donc inventé cela, peut-être. Peut-être suis-je né dans une banlieue française anonyme d'un père ouvrier et d'une

mère au foyer. Peut-être ai-je fait mes premiers pas à Bordeaux ou Angoulême, ai-je été scolarisé dans l'école privée du coin. Peut-être... Est-ce vraiment important, nécessaire, de connaître cela de moi ? Ce qui importe, c'est que le reste, tout le reste, je vous le promets, est vrai, authentique, tout s'est bien déroulé comme cela. Tout...

Une saucisse-frites, une !

Je découvrais Paris les yeux écarquillés. La ville lumière m'étonnait, profondément étrangère à ce que j'étais, à ce que je savais du monde. Le métro, le bruit, les pas sur l'asphalte de tous ces cadres pressés... J'aurais pu me trouver sur Mars, je n'aurais pas éprouvé un sentiment de dépaysement plus profond. Cette ville n'était pas mienne et ne le serait jamais, me disais-je, tout en l'arpenant avec avidité. La rudesse des serveurs de café, l'indifférence des Parisiennes juchées sur leurs talons comme des flamants roses, la grossièreté des chauffeurs de taxi... La beauté des bâtiments qui parlaient d'histoire, d'anecdotes, de mystères et de chuchotements sous des portes cochères fermées derrière lesquelles se cachaient des cours intérieures au calme si surprenant après le chaos de la rue.

Je suivais ma formation dans un quartier excentré et j'avais bien du mal à ne pas me perdre dans les méandres du métro lorsque je partais pour des escapades bien méritées, à la conquête de la ville. Ville qui me séduisait, tout en me semblant à jamais inaccessible. Je ne me leurrais pas : même le jour où je maîtriserais la langue, ici, je serais pour toujours un étranger.

Cela faisait maintenant six mois que j'avais posé mes valises dans un petit studio sous les toits du

XIII^e arrondissement. Le confort y était sommaire, on entendait les voisins lorsqu'ils tiraient la chasse d'eau, mais je m'en moquais. J'avais grandi dans des caravanes aux portes ouvertes pour cause de climatisation défaillante, le manque d'intimité faisait partie de ma vie, je n'avais pas de fausse pudeur lorsqu'il s'agissait de tout savoir de ses voisins, même sans tendre l'oreille. Le jour, j'étais le nez plongé dans des manuels plus complexes et techniques les uns que les autres. La nuit, je traînais, renonçant souvent aux transports en commun pour avaler Paris à pied, en tous sens. Je m'étais lié d'amitié avec un jeune Polonais, tout aussi paumé que moi, et qui, comme moi, prétendait être au fait de tout dans cette ville qui ne se donnait pas sans soupirer d'ennui, comme une cocotte d'un autre siècle aux charmes déjà un peu passés.

Je devais commencer ma formation sur le terrain une semaine plus tard. J'attendais avec impatience ce baptême du feu. Je ferais équipe avec René, un vieux de la vieille, un peu bedonnant, à l'humour gras, qui déjeunait d'un picon-bière et d'un sandwich au saucisson à l'ail. Il adorait raconter des blagues salaces que je ne comprenais pas et riait alors à gorge déployée en se tapant sur le ventre. C'est à lui que je dois de connaître des expressions gracieuses de type « tremper son biscuit », « les Anglais ont débarqué », ou encore des termes comme : chatte, moule, tarte aux poils, pétasse, chaudasse, cochonne, et autres. Je m'émerveillais que le monde animal soit ainsi convié dans un lit... Il frôla la crise cardiaque à force de s'étouffer de rire le jour où il me demanda si « j'avais déjà mis mon petit oiseau dans un nid douillet » et que je lui avais répondu le plus sérieusement du monde que mon seul animal de compagnie lorsque j'étais enfant était un iguane répondant au nom de Nixon.



10335

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Slovaquie
par NOVOPRINT
le 30 décembre 2013.

Dépôt légal décembre 2013.
EAN 9782290073384
L21EPLN001209N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion